

J'accuse : complexes féministes

Marie-Claude Garneau et Emmanuelle Sirois

Numéro 156 (3), 2015

Nouveaux territoires féministes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78619ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Garneau, M.-C. & Sirois, E. (2015). *J'accuse* : complexes féministes. *Jeu*, (156), 20–25.

J'accuse d'Annick Lefebvre, mis en scène par Sylvain Bélanger (Théâtre d'Aujourd'hui, 2015).
Sur la photo : Ève Landry (la Fille qui encaisse).
© Valérie Remise



J'ACCUSE.

complexes féministes



C'EST PAS VRAI QUE...

Emprunter à *J'accuse* son leitmotiv narratif : c'est pas vrai que le féminisme ne s'adresse pas à tout le monde. C'est pas vrai que le théâtre féministe est nécessairement un plaidoyer d'idées plates peuplé de femmes aigries. C'est pas vrai que c'est réglé, que c'est dépassé. C'est faux de croire que le féminisme ne s'accorde qu'au singulier, alors qu'il est multiple et complexe. Et c'est pas vrai que votre public n'est pas en partie féministe.

Un spectatorat engagé existe, même s'il s'avère parfois gênant de se dire féministe. L'auteure Annick Lefebvre, qui nous a accordé un entretien, le fait clairement. C'est à partir de ce point focal que nous allons commenter sa dernière œuvre, mise en scène par Sylvain Bélanger au Théâtre d'Aujourd'hui en avril dernier. Il nous semble qu'en soi, l'acte de convoquer cinq femmes dans la trentaine sur une scène et de leur permettre de porter plainte contre ce que Lefebvre appelle la « spirale sociale qui les avale » constitue une démarche digne d'intérêt. Bien que « l'histoire des femmes ne [soit] pas l'histoire des féministes¹ », une prise de parole est nécessairement politique. Il peut s'agir d'un acte de réappropriation de ces espaces où on critique et rêve le monde. Mais encore ? De quel féminisme parle-t-on ?

1. Françoise Collin, *Anthologie québécoise, 1977-2000*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 2014, p. 172.

SPECTATORAT FÉMINISTE : QUI A PEUR DES SORCIÈRES ?

Quelque chose d'étonnant a cours dans la société québécoise en général, et le milieu du théâtre n'est pas épargné : un rapport malaisé aux féminismes. Cette ambivalence a accompagné *J'accuse* en aval et en amont de sa création. Personne ne doute de la pertinence passée (espérons-le) des féminismes, mais trop rares sont ceux et celles qui reconnaissent leur actualité dans toute sa splendeur. Les représentations majoritairement décalées, voire péjoratives, des féminismes dans les médias expliquent peut-être que certains artistes refusent de s'y identifier. Sans grande surprise, la « question » du féminisme a ouvert la discussion qui suivait la représentation de *J'accuse* le 22 avril dernier dans une salle bien remplie du Théâtre d'Aujourd'hui. Alors que l'auteure y situe sa démarche (« cette pièce féministe [oui, féministe !]² »), le metteur en scène affirme en avoir fait fi lors du processus de création. Commenter cette négociation du sens – auteure/metteur en scène – ne nous appartient pas, mais nous avons quand même ressenti un certain inconfort dans la salle devant la posture affichée de l'auteure.

Autre exemple : une des pierres angulaires de la pensée féministe, pensée politique qui a nourri bon nombre de chantiers réflexifs au cours du dernier siècle, repose sur la déconstruction de l'universel et du spécifique. Cette relation entre la figure du pouvoir et les figures de l'altérité a été largement problématisée : les hommes, *de facto* candidats à l'universel, les femmes, *de facto* spécifiquement femmes. À cet effet, que dire de ce passage de l'article de Fabien Deglise, « Femmes fatales », paru dans *Le Devoir* du 17 avril 2015 : « Ce sont des cris de femmes, prétend l'auteur [sic] dans le programme. Erreur. *Ce J'accuse* c'est surtout un regard humain, dont le sexe n'a pas vraiment d'importance [...] » ? Erreur ?

2. Mot de l'auteure sur le site Internet du Théâtre d'Aujourd'hui.

Dans *J'accuse*, où s'élèvent cinq voix de femmes déroutantes et assumées, Annick Lefebvre déploie une écriture qui bouscule le regard du spectatorat féministe.

Marie-Claude Garneau et Emmanuelle Sirois

J'accuse d'Annick Lefebvre, mis en scène par Sylvain Bélanger (Théâtre d'Aujourd'hui, 2015).
Sur la photo : Catherine Trudeau (la Fille qui agresse). © Valérie Remise



Erreur, Annick Lefebvre, tes personnages ne sont pas « femmes », mais humains. S'il existe un consensus au sein des féminismes, c'est bien celui qui accorde pleinement le statut d'humain aux femmes de ce monde. Que les représentations stéréotypées de genres construisent des différences est une chose, fort déplorable par ailleurs, mais qu'on ne reconnaisse pas que le masculin n'est pas le seul dépositaire du potentiel artistique, cela n'est-il pas agaçant ?

Défendre la qualité féministe d'un texte comme *J'accuse* en ce qu'il donne corps à des personnages de femmes multidimensionnels, bref, des êtres sociaux, relève de l'évidence. Cependant, il est vrai que *J'accuse* n'est pas un texte à thèmes exclusivement féministes, et les personnages qu'on y découvre ne le sont pas nécessairement non plus. Il s'agit d'une œuvre troublante, dont la complexité légitime la pertinence et dont la rage nourrit les contradictions.

FORME ET HÉRITAGE : LE MONOLOGUE

La diversité des idées déployées sur scène surprend : il y a absence de consensus. Bien qu'il soit difficile d'en dégager une ligne politique claire, la forme préconisée fait écho à des œuvres phares de la dramaturgie québécoise. *J'accuse* est constitué d'un corpus de monologues performés uniquement par des femmes, ce qui rappelle aisément un texte majeur de la dramaturgie féministe québécoise, soit *La Nef des sorcières*. Cette filiation symbolique existe, d'autant plus que, comme l'écrit Françoise Collin dans *Anthologie québécoise, 1977-2000*, « [l]e retour des choses n'est jamais retour à l'identique » (p. 97). Quelques points de convergence en lien avec la forme permettent en effet de placer *J'accuse* dans un horizon langagier semblable à celui déployé dans *La Nef...*, collectif mis en scène par Luce Guilbeault au TNM en 1976. « Réaliste ou délirant, le monologue travaille dans le quotidien des perceptions », peut-on lire dans la préface signée Nicole Brossard et France Théoret. Cela rappelle que les personnages de Lefebvre sont obsédés par le cadre référentiel de leur sous-culture respective. Lucides, hyperconscientes des normes et des hiérarchies, elles attirent l'attention sur une pléthore de détails d'une finesse anthropologique préoccupante quant à leur statut dans le monde.

Brossard et Théoret écrivent aussi des femmes de *La Nef...* que « [c]haque [est] isolée dans son monologue, comme elle l'est dans sa maison, dans son couple, incapable de communiquer du projet à d'autres femmes ». À l'instar des sorcières, donc, les personnages d'Annick Lefebvre ne peuvent créer de liens avec les autres, leur colère est confinée à l'espace de leur aliénation. Toujours dans la préface de *La Nef...* : « L'isolement provisoire et stratégique du monologue permet à la fois de ne pas tout égaliser et de ne pas tout réduire. » Emportées par ce fil de pensées parfois distordu, toujours essoufflant, les femmes de *J'accuse*, comme les sorcières de 1976, s'enfoncent dans une parole qui part du corps. Brossard et Théoret écrivent : « [E]lles prennent toute la place de mots possibles pour faire surgir l'intime de leur travail, de leurs désirs, de leur corps, de leur humiliation, de leur révolte, de leur lassitude. »

ENJEUX : CONDITIONS DE TRAVAIL ET SEXUALITÉ

Au cœur de *J'accuse*, des intimités se dévoilent. À la genèse de ce projet d'écriture, une envie, chez Annick Lefebvre, de faire « enquête ». Au plus profond de ces femmes, une colère : celle de ne pas être là où elles voudraient être. Colère qui demande : « Pourquoi en être arrivées là ? » Alors que les premières voix du théâtre féministe québécois souhaitaient résolument mettre en valeur une parole collective et revendicatrice, les femmes de *J'accuse* semblent porter la morosité politique des années post-Polytechnique et sa culture de masse envahissante. Proies faciles des temps austères, les deux premiers personnages, la Fille qui encaisse et la Fille qui agresse, ne se reconnaissent pas dans l'univers social compétitif et hiérarchisé qui s'offre à elles. Elles font ce qu'elles peuvent et y peuvent si peu, comprend-on. Malgré leur vie professionnelle active, les relations sociales sont réduites aux transactions et se définissent par celles-ci. Peut-on lire dans ce rapport au travail une critique d'un féminisme libéral qui tente de vendre l'ascension sociale des femmes comme l'apogée de l'émancipation ?

À l'instar des sorcières [de *La Nef...*], donc, les personnages d'Annick Lefebvre ne peuvent créer de liens avec les autres, leur colère est confinée à l'espace de leur aliénation.

Autre aspect troublant: les propos clairement de droite que tient la Fille qui agresse, représentant la droite populiste qui écoute Jeff Fillion. Qu'a-t-elle de féministe? C'est qu'en créant ce type de personnage déroutant et en déjouant les attentes d'un certain spectateur, Lefebvre complexifie notre propre rapport aux dramaturgies féministes et à ses diverses déclinaisons. « Si je fais une pièce qui veut être un portrait générationnel, explique l'auteure, ce personnage-là, la Fille qui agresse, on le rencontre tout le temps, et ce n'est pas vrai que ce personnage-là, *sensiblement*, il n'a pas de raison de penser comme il pense. C'est à cette limite qu'il faut travailler. Ce n'est pas de faire un *show* avec des propos de gauche qui est nécessairement militant, c'est de donner *sensiblement* une parole à cette fille-là. Ça, je trouve ça plus risqué. » Une filiation se forme entre les femmes des années 70 qui souhaitaient sortir de leur cuisine et gagner une reconnaissance sociale en intégrant notamment le marché du travail, et la Fille qui agresse, devenue présidente de PME, enragée, cassée, desséchée. Féministes, nous sommes invitées « à risquer » avec l'auteure et à la suivre aux limites d'une zone sensible: le pouvoir. Ces femmes qui le prennent, que deviennent-elles, tant pour elles-mêmes que pour ceux et celles qui cherchaient jadis à l'enrayer ?

De plus, à travers le cinquième personnage, la Fille qui aime, Annick Lefebvre décentre notre perception du rapport amour/amitié et interroge les sexualités, dont l'asexualité, chez les femmes. Au cœur de la cuisine, le sel des larmes se conjugue à celui « de la recette ». Retour au privé: à travers extrapolations, gradations et hyperboles, nous pénétrons dans l'immensité de la peine, viscérale et corporelle. Le surgissement d'images rappelle la douleur du départ de l'autre. L'autre, c'est l'amie, la « chamane »: « Bon, OK, chus pas en peine d'amour! Mais j'en vis une quand même!³ » À travers ces contradictions, le personnage expose la peine d'amitié pour laquelle il n'y a pas de mots [et rarement beaucoup de considération sociale], tout en interrogeant l'état complexe de cet amour socialement invisibilisé. Alors que les autres personnages ont mis de l'avant de manière obligatoire et parfois brutale des souffrances et des désirs attachés à une sexualité hétéronormative, la Fille qui aime refuse: « Parce que pour vous autres, ce qui est *weird*, ce qui est vraiment *weird*, ce qui atteint des sommets de *weirdness* inégalés, c'est que je me câlisse de rencontrer un potentiel partenaire de vie! » (p. 74) Dans ce passage, ne cherche-t-elle pas à se justifier? N'anticipe-t-elle pas les critiques? Comme le rappelle Monique Wittig, « si les femmes sont très visibles en tant qu'êtres sexuels, en tant qu'êtres sociaux elles sont totalement invisibles et, en tant que tels, elles doivent se faire aussi petites que possible et toujours s'en excuser⁴. » Ce personnage, magnifique, nous attend ailleurs, par-delà la double binarité amour/amitié, hétérosexualité/homosexualité.

3. Annick Lefebvre, *J'accuse*, Montréal, Dramaturges Éditeurs, 2015, p. 73.

4. Monique Wittig, *La Pensée straight*, Paris, Éditions Balland, 2001, p. 48.

Chercher, creuser, tenter de créer du nouveau, tout en reconnaissant qu'il y a un avant, que nous sommes dans une lignée qui se transforme, se peaufine, se diversifie. Continuer le dialogue. Créer du malaise parce que « le malaise fabrique [la] transformation », comme on peut le lire dans la préface de *La Nef des sorcières*. L'inspirant côtoie le « vomissable » dans *J'accuse*, et c'est dans le déploiement sophistiqué de cette étrange tension qu'émerge un langage dramatique jouissif. L'auteure explique: « Comment je peux être en adéquation avec mes idées sur le théâtre et la société? Dans le fait de propulser des personnages de femmes complexes avec une portée intellectuelle et dramaturgique qui vont nous sortir des clichés. » Diversité des voix mises en scène oblige, *J'accuse* n'est pas une œuvre ancrée dans un discours politique homogène. Cela dit, c'en est certainement une qui relève d'une démarche artistique consistante. Annick Lefebvre, un spectateur féministe t'entend. ●

**Féministes,
nous sommes
invitées « à risquer »
avec l'auteure et
à la suivre aux limites
d'une zone sensible :
le pouvoir.**

J'accuse d'Annick Lefebvre, mis en scène par Sylvain Bélanger (Théâtre d'Aujourd'hui, 2015).
Sur la photo : Léane Labrèche-Dor (la Fille qui aime). © Valérie Remise



Marie-Claude Garneau est étudiante à la maîtrise en théâtre à l'UQAM et membre du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ). Elle détient également une formation en jeu de l'École de théâtre du cégep de Saint-Hyacinthe. Elle s'intéresse à l'écriture dramatique féministe, notamment celle de Jovette Marchessault.

Emmanuelle Sirois est doctorante en études et pratiques des arts à l'UQAM, membre du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ) et cofondatrice de l'UPop Montréal. Ses intérêts de recherche se situent au confluent des études théâtrales et de la sociologie de la culture.